

JEAN ECHENOZ

AU PIANO



★ *Minuit
double*

AU PIANO

DU MÊME AUTEUR



- LE MÉRIDIDIEN DE GREENWICH, *roman*, 1979
CHEROKEE, *roman*, 1983, (“double”, n° 22)
L'ÉQUIPÉE MALAISE, *roman*, 1986, (“double”, n° 13)
L'OCCUPATION DES SOLS, 1988
LAC, *roman*, 1989, (“double”, n° 57)
NOUS TROIS, *roman*, 1992, (“double”, n° 66)
LES GRANDES BLONDES, *roman*, 1995, (“double”, n° 34)
UN AN, *roman*, 1997, (“double”, n° 97)
JE M'EN VAIS, *roman*, 1999, (“double”, n° 17)
JÉRÔME LINDON, 2001
AU PIANO, *roman*, 2003
RAVEL, *roman*, 2006
COURIR, *roman*, 2008
DES ÉCLAIRS, *roman*, 2010
14, *roman*, 2012
CAPRICE DE LA REINE, *récits*, 2014
ENVOYÉE SPÉCIALE, *roman*, 2016

JEAN ECHENOZ

AU PIANO



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2003/2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Deux hommes paraissent au fond du boulevard de Courcelles, en provenance de la rue de Rome.

L'un, de taille un peu plus haute que la moyenne, ne parle pas. Sous un vaste imperméable clair et boutonné jusqu'au cou, il porte un costume noir ainsi qu'un nœud papillon noir, et de petits boutons de manchette montés en quartz-onyx ponctuent ses poignets immaculés. Bref il est très bien habillé mais son visage livide, ses yeux fixés sur rien de spécial dénotent une disposition d'esprit soucieuse. Ses cheveux blancs sont brossés en arrière. Il a peur. Il va mourir violemment dans vingt-deux jours mais, comme il l'ignore, ce n'est pas de cela qu'il a peur.

L'autre qui l'accompagne est d'apparence tout opposée : plus jeune, nettement moins grand, menu, volubile et souriant trop, il est coiffé d'un petit chapeau à carreaux bruns et beiges, vêtu d'un pantalon décoloré par plaques et d'un chandail

informe porté à même la peau, chaussé de mocassins marbrés d'humidité.

Il est bien, ton chapeau, finit par observer l'homme très bien habillé alors qu'ils vont atteindre les grilles du parc Monceau. Ce sont les premiers mots qu'il prononce depuis une heure. Vous trouvez, s'inquiète l'autre. Il est pratique en tout cas, c'est un fait, mais esthétiquement je ne sais pas trop qu'en penser. C'est de la récupération, n'est-ce pas, je n'aurais pas acheté ça moi-même. Non, non, dit l'élégant, il est bien. C'est mon beau-fils qui l'a trouvé dans le train, précise l'autre, quelqu'un avait dû l'oublier. Mais il était trop étroit pour lui, voyez-vous, la boîte crânienne de mon beau-fils est extrêmement volumineuse, d'ailleurs il a un énorme QI. Moi, c'est juste à ma taille, ce qui ne m'empêche pas d'être plus bête, je veux dire pas plus bête qu'un autre. Tiens, si on se faisait un petit tour dans le parc.

De part et d'autre de la rotonde où se tiennent les agents de surveillance du parc, les deux portails monumentaux en fer forgé surchargé d'or étaient ouverts. Les deux hommes les franchirent, pénétrèrent dans le parc et, un moment, le plus jeune parut hésiter quant à la direction à prendre. Il masquait son hésitation en parlant sans cesse, comme s'il n'était là que pour distraire l'autre, pour tenter de lui faire oublier sa peur. Et c'était en effet son rôle mais il semblait, bien que s'y employant avec conscience, n'y parvenir pas toujours parfaitement. Avant d'arriver au parc, il avait développé divers sujets d'ordre politique, culturel et sexuel, mais sans que son monologue déclenchât

le moindre échange, sans que tout cela s'épanouît en conversation. Depuis l'entrée du parc, il projeta un regard giratoire méfiant, des tulipiers de Virginie aux néfliers du Japon : cascade, rochers, pelouses. L'autre paraissait ne regarder rien d'autre que l'intérieur terrorisé de lui-même.

L'autre, qui s'appelait Max Delmarc, détenait une cinquantaine d'années. Bien que ses revenus fussent confortables, qu'il fût célèbre aux yeux d'un petit million de personnes et qu'il eût suivi depuis vingt ans toute sorte de cures psychologiques ou chimiques, il était donc mort de peur et, quand ce sentiment l'envahissait à ce point, d'ordinaire il se taisait complètement. Or voici qu'il ouvrit la bouche. J'ai soif, Bernie, dit Max, je crois que j'ai un peu soif, si on passait chez toi ? Bernie le considéra gravement. Je crois qu'il ne vaudrait mieux pas, monsieur Max, dit-il, monsieur Parisy n'aimerait pas trop. Et puis vous vous souvenez de l'autre fois. Allons, insista Max, tu habites à deux pas, juste un petit verre. Non, dit Bernie, non, mais je peux appeler monsieur Parisy si vous voulez. On peut lui demander. Bon, se résigna Max, laisse tomber.

Mais comme il venait d'apercevoir à gauche un édicule où se vendaient des gaufres, des boissons fraîches et des cordes à sauter, il marcha fermement vers cet établissement. Bernie l'ayant suivi, dépassé, précédé vers la carte des consommations affichée près de la caisse, consulta rapidement cette carte avant que Max l'eût rejoint – pas d'alcool, tout va bien. Vous voulez un café, monsieur Max ? Non, répondit Max déçu par la lecture

de la carte, ça ira. On se remit en marche. On passa devant un buste de Guy de Maupassant surplombant une fille puis, de l'autre côté d'une pelouse, une statue d'Ambroise Thomas accompagné d'une autre fille et, encore au-delà vers l'est, Édouard Pailleron dominant une nouvelle fille de pierre en pâmoison. Il semblait que, dans ce parc, les statues des grands hommes craignissent la solitude car tous avaient une jeune femme à leurs pieds. Et de mieux en mieux, juste après la cascade, c'est pas moins de trois compagnes – l'une d'entre elles ayant perdu ses deux bras – dont avait besoin Charles Gounod. Mais Bernie préféra éviter qu'on passât devant le mémorial de ce compositeur. Pire encore, du plus loin qu'il aperçût, jouxtant l'espace de jeux réservé aux enfants, celui de Frédéric Chopin : nom de Dieu, se dit Bernie, Chopin. Surtout pas Chopin. Il changea précipitamment de direction, faisant faire volte-face à Max et détournant son attention en louant la variété, l'abondance et la polychromie de la végétation, précisant le grand âge de l'érable-sycomore et la circonférence du platane d'Orient. Mais regardez un peu, monsieur Max, comme c'est beau, s'enflamma-t-il. Le monde est beau. Le monde est beau, vous ne trouvez pas ? Sans ralentir le pas ni lui répondre, Max feignit de jeter un coup d'œil sur le monde et haussa légèrement les épaules. Bon, dit Bernie d'un ton penaud, d'accord. Convenez quand même qu'il est très bien éclairé.

Après que Bernie eut traîné Max dans tous les coins du parc à l'exception du secteur Chopin,

qu'il eut tenté de lui faire admirer le bassin ovale, la pyramide et son pyramidon, puis qu'il eut discrètement consulté sa montre, il infléchit le parcours vers une sortie du parc en empruntant l'allée de la Comtesse-de-Ségur, le long de laquelle se tenait assis Alfred de Musset. Aucun problème avec Musset, sauf que manquait aussi le bras droit de la jeune personne qui, penchée sur lui, posait sa main gauche sur l'épaule gauche d'Alfred.

Dix-neuf heures trente-cinq, fin de printemps hésitante mais le soleil était toujours présent. Ce fut devant son coucher prochain, en empruntant l'avenue Van-Dyck vers l'ouest, que les deux hommes quittèrent le parc. Depuis sa tentative de boire un verre, Max n'avait plus desserré les dents pendant que Bernie, tenant étroitement son rôle, ne cessait de lui parler en le surveillant. Max ne s'était éloigné de lui que deux ou trois minutes, discrètement, le temps d'aller vomir de peur derrière un chêne de Hongrie. Mais, comme il avait déjà vomi deux fois depuis le début de l'après-midi, ce n'était plus que de la bile qui lui venait dans une succession de spasmes extrêmement douloureuse. Maintenant, sortis du parc, ils remontèrent une contre-allée de l'avenue Hoche, empruntèrent la première à droite – au coin de laquelle se trouvait un bar : Max tenta encore d'inviter Bernie à y entrer, Bernie refusa silencieusement – puis quelques mètres encore et c'était là, au 252. On y était.

On entra. Escaliers, corridors, passages, portes qu'on ouvrait et refermait jusqu'à parvenir dans un vaste espace sombre encombré de cordages, de poulies, de grandes caisses ouvertes et de meubles

déplacés. Dans l'air flottait une rumeur de houle ou de foule. Il était alors vingt heures trente pile, Max venait d'ôter son imperméable et soudain, quand il s'y attendait le moins, Bernie le poussa vivement dans le dos au-delà d'un rideau, et la houle se transforma aussitôt en tempête et il était là, le piano.

Il était là, le terrible Steinway, avec son large clavier blanc prêt à te dévorer, ce monstrueux dentier qui va te broyer de tout son ivoire et tout son émail, il t'attend pour te déchiqueter. Manquant de broncher sous la poussée de Bernie, Max se rétablit de justesse et, noyé sous la trombe d'applaudissements de la salle comble qui s'était levée pour l'accueillir, se dirigea en titubant et suffoquant vers les cinquante-deux dents. Il s'assit devant, le chef brandit sa baguette, le silence se fit aussitôt et voilà, c'est parti, je n'en peux plus. Ce n'est pas une vie. Quoique n'exagérons rien. J'aurais pu encore naître et finir à Manille, vendeur de cigarettes à l'unité, cireur à Bogotá, plongeur à Decazeville. Allons-y donc puisqu'on est là, premier mouvement, *maestoso*, du Concerto n° 2 en fa mineur, op. 21, de Frédéric Chopin.

Depuis la salle, même depuis le premier rang, personne ne s'imagine que c'est si difficile. Ça paraît même aller de soi.

Et de fait, pour Max, cela va très vite rouler tout seul. Une fois que l'orchestre s'est mis à dévider la longue introduction, il s'est un peu tranquilisé. Puis dès que c'est à lui, dès qu'il est entré dans le mouvement, tout va mieux. Sa peur s'est assoupie au bout de quelques mesures, puis elle s'est évaporée dès la première fausse note – une bonne fausse note, dans un passage véloce, de celles qui se fondent dans la masse et ne comptent pas. Une fois qu'elle est arrivée, Max se sent libéré. Il a maintenant la situation en main, il se promène, il est à son affaire. Chaque demi-ton lui parle, chaque soupir est juste, les suites d'accords se posent comme des oiseaux danseurs, il aimerait bien que ça ne s'arrête plus mais voilà, fin du premier mouvement. Pause. Tout le monde y va de sa petite

toux en attendant le suivant, on se racle la gorge, on boute le mucus hors de ses bronches polluées, chacun s'éclaircit comme il peut la colonne d'air et c'est parti pour le deuxième mouvement, *larghetto* : lent, méditatif, extrêmement exposé, pas question de se tromper, Max ne se trompe pas une fois, tout ça passe comme une lettre à la poste. On tousse encore un peu puis c'est le troisième, un *allegro vivace* élégant, tu vas voir comment je vais t'expédier ça, aïe une deuxième fausse note vers la mesure 200, je dérape toujours au même endroit dans le final, mais là encore c'est pris dans le mouvement, ils n'ont toujours rien vu, on y arrive, on y est presque, descente et montée chromatiques, quatre ponctuations d'orchestre, deux accords conclusifs et voilà, c'est réglé, bravo, salut, bravo, rideau, bravo, pas de rappel, fin de l'histoire.

Fourmillant de fatigue mais ayant tout oublié de sa peur, Max monta vers sa loge qu'encombraient des bouquets. Mais qu'est-ce que c'est que ces fleurs, s'énerva-t-il, tu sais bien que je ne supporte pas, bazarde-moi tout ça. Oui oui, dit Bernie qui ramassa prestement les bouquets puis fila surchargé comme un corbillard pendant que Max tombait sur sa chaise, devant une console désordonnée surmontée d'un miroir au fond duquel, dans l'ombre, Parisy s'épongeait le cou à l'aide d'un Kleenex en boule. Ah, dit Max sans se retourner, tout en s'appêtant à déboutonner sa chemise, vous êtes là. C'était excellent, sourit l'impresario. Je sais, dit Max, je crois. Mais je n'ai plus tellement envie de le jouer, ce truc, je le connais trop. Et puis la partition d'orchestre est assez faible, quand

même, ça se voit tellement que Chopin n'était pas bon pour ça. Et puis d'une manière générale j'en ai un peu marre des orchestres. Et comme il défaisait le bouton du haut, celui-ci sauta de la chemise pour aller se loger dans le désordre de la console. De toute façon, dit Parisy en s'approchant, vous n'avez plus que des récitals avant l'été, vous savez. Berlin.

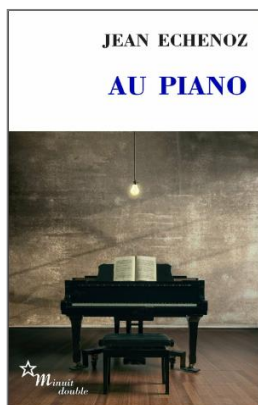
Toujours sans se retourner, tout en cherchant le bouton fugitif, Max vit s'amplifier dans le miroir la silhouette massive et dégarnie de Parisy, physique de loukoum rétractile à grosses lunettes, costume croisé, transpiration chronique et tessiture de ténor léger. Rappelez-moi le programme, dit Max. Vous avez donc Nantes en fin de semaine, modula Parisy, vous avez le récital salle Gaveau le 19, ensuite plus rien jusqu'à ce truc pour la télévision. Et puis le Japon a rappelé, ils veulent savoir quand vous pourrez reprendre les enregistrements pour l'intégrale Chausson, ils ont besoin d'une date pour réserver le studio chez Cerumen. J'ai besoin de temps, dit Max, je ne suis pas prêt. C'est-à-dire qu'ils voudraient savoir vite, accentua Parisy, ils ont leur planning à monter. J'ai besoin de temps, répéta Max, j'ai soif. Il est où, le petit ?

Il était revenu, moins les fleurs. Il se tenait près de la porte, il attendait qu'on lui donnât quelque chose à faire. Je prendrais bien un verre, Bernie, signala Max, toujours sans se retourner, finissant par coincer le bouton franc-tireur entre deux vases vides. Bernie ouvrit un placard pour en extraire un verre et une bouteille, matériel qu'il disposa sur un plateau devant Max, après avoir un peu

déblayé la console. Je reviens, dit Bernie, je vais chercher des glaçons chez Janine. Sans attendre l'arrivée de ceux-ci, Max emplît son verre aux quatre cinquièmes sous l'œil réticent de l'impresario, toujours plein cadre dans le miroir. Ne m'emmerdez pas s'il vous plaît, Parisy, on a dit qu'après les concerts, j'ai droit. Avant je veux bien que non, mais après j'ai droit. Ce n'est pas tellement ça, nuança Parisy, c'est que vous n'aurez plus de place pour les glaçons. C'est juste, dit Max en vidant la moitié de son verre d'une gorgée. Voyez, maintenant il y a de la place. Parisy secoua la tête en cherchant dans sa poche un Kleenex neuf et grimaça en constatant que c'était le dernier. Il froissa l'emballage qu'il expédia dans une corbeille pendant que Bernie resurgissait, porteur d'un seau à glace isotherme jaune et blanc. Merci, Bernie, non non, pas besoin de pince. Au contraire. Max plongea deux glaçons dans son verre avant d'en promener un troisième sur son front, sur ses tempes, dans son cou puis, continuant de s'adresser à Parisy dans le miroir : que serais-je sans Bernie, dit-il. C'est bien, c'est bien, approuva l'impresario vaguement. À ce propos, intervint timidement Bernie. Quoi, dit Parisy. Eh bien voilà, dit Bernie. Je me vois obligé de vous demander, naturellement si c'est possible, de m'augmenter un peu. C'est tout à fait hors de question, dit roidement Parisy. C'est que j'ai des charges, argumenta Bernie, j'ai par exemple un beau-fils qui est très intelligent, il faut que je le soutienne dans ses études. Il a un très gros QI, n'est-ce pas, je dois l'inscrire dans des écoles de pointe, ce sont des

cours privés extrêmement coûteux. Foutaises, jugea Parisy.

Notez par ailleurs, fit valoir Bernie, que mon rôle est délicat. Seconder monsieur Max en toutes circonstances, surveiller son régime alimentaire (Max sourit à ces mots), lui remonter le moral quand il ne se sent pas de jouer, tout ça est une grosse responsabilité. Par ailleurs, représenta-t-il, le pousser tous les soirs sur scène n'est pas toujours facile, parfois il se débat. Monsieur Max est un artiste, résuma Bernie, il se doit à son public, et comprenez que d'une certaine manière tout passe par moi. Non mais je rêve, dit Parisy. Pardonnez-moi, intervint Max, mais je soutiens à fond la revendication du petit. C'est un garçon qui m'est indispensable et je ne réponds plus de rien si je ne l'ai plus. Parisy en nage essora son Kleenex, en rechercha un autre avant de se rappeler qu'il n'en avait plus, usa de sa manche pour essuyer son front. Il faut que je réfléchisse, dit-il, il faut qu'on en reparle. Pourquoi ne pas en parler maintenant ? demanda Bernie. C'est très juste, renchérit Max, pourquoi différer ce débat ? Asseyons-nous, soupira Parisy en faisant surgir de sa poche un petit objet oblong, genre téléphone mobile ou rasoir électrique. Avec joie, dit Bernie pendant que Max vidait son verre en se levant. Bon, dit-il, je vous laisse vous arranger entre vous. Lorsqu'il sortit de sa loge, Parisy venait de presser un bouton sis à l'extrémité de l'objet oblong qui se révéla être un petit ventilateur portatif à piles et dont, jusqu'au bout du couloir, Max entendit décroître le cliquetis de crécelle.



Cette édition électronique du livre
Au piano de Jean Echenoz
a été réalisée le 22 février 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707329325).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Couverture : © Colin Anderson / Getty Images.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707344366